

Avant-propos

André Salmon, poète sans étiquette

Je garde du colloque qui s'est déroulé en avril 2009 à Toulon et Sanary, la ville où André Salmon s'était retiré, le souvenir d'une ambiance détendue et chaleureuse. Sans doute la personnalité de Salmon y est-elle pour quelque chose : voilà en effet un poète bien éloigné de toute pose, se méfiant de l'esprit de système, mais fidèle en amitié, accueillant aux jeunes artistes et littérateurs et profondément humain.

André Salmon a contribué avec Apollinaire à faire émerger une nouvelle poésie sur les dépouilles d'un symbolisme arrivé en bout de course au tournant du siècle. Précurseur de cet art de la déception que Max Jacob, un de ses meilleurs amis, développa ensuite avec brio, il fut aussi le découvreur enthousiaste de Picasso et le défenseur du cubisme dont il perçut le premier le bouleversement qu'il apportait à la peinture. Critique d'art avisé, il participa à la bohème de Montmartre avant guerre et aux longues soirées de Montparnasse au début des années vingt. On comprend mal dès lors qu'il soit si oublié et que beaucoup ne le connaissent que par le « Poème lu au mariage d'André Salmon » de son ami Apollinaire.

Il est probable que deux éléments principaux expliquent cet oubli. Le premier réside sans doute dans sa marginalité idéologique. Sympathisant anarchiste, méfiant à l'égard de tout embrigadement politique, parfois naïf, il ne bénéficia de l'appui d'aucun des blocs politiques qui s'affrontaient dans les années 30 et se brouilla même un temps avec Picasso pour avoir accepté de couvrir la guerre d'Espagne du côté franquiste et s'être indigné des massacres de prêtres par les républicains espagnols (je renvoie le lecteur pour plus de détails à la biographie qui clôt ce volume ainsi qu'à l'article de Marilena Pronesti). Ni collaborateur ni résistant, il traversa la deuxième guerre mondiale en affrontant d'innombrables difficultés matérielles et avec le chagrin de n'avoir pu, malgré ses efforts, empêcher la mort de son ami Max Jacob à Drancy. Cette position en retrait des grands affrontements politiques du moment, si elle le préserva des dérives d'un Drieu La Rochelle ou d'un Céline, explique malgré tout un certain ostracisme à la Libération qui, en retour, accentua sa distance naturelle vis-à-vis de la chose politique, malgré ses sympathies pour les humbles. On conviendra qu'un tel positionnement n'était pas dans l'air du temps, même si le recul nous permet à présent d'en apprécier à la fois les limites et la grandeur.

Mais un deuxième élément, plus interne au champ littéraire, explique aussi l'oubli dans lequel les critiques ont tenu Salmon : il s'agit de l'hétérogénéité de son œuvre. Poussé par la nécessité, Salmon consacra à partir de 1920 de plus en plus de temps à son activité journalistique au détriment de son travail de poète et romancier. Il entreprit aussi par amitié ou par besoin beaucoup de travaux de commande sur des peintres (préfaces de catalogues, monographies) qui lui enlevaient le peu de temps dont il pouvait encore disposer. Peut-être aussi sa présence sur le théâtre de nombreux drames humains en tant que chroniqueur judiciaire puis reporter affaiblit-elle sa croyance déjà toute relative dans les vertus salvatrices de la littérature. Or les critiques préfèrent les grands prêtres aux sceptiques. Et ils ont aussi beaucoup de difficultés avec les inclassables. On ne s'étonnera donc pas qu'ils se soient détournés d'un auteur déconcertant qui ne se trouvait jamais où on l'attendait, et qui faisait tout sauf construire un grand Œuvre.

Nous avons voulu ici réparer cet oubli et fournir au lecteur non prévenu un ensemble de travaux qui, espérons-le, lui donneront envie de se plonger plus avant dans cette œuvre qui, sans être canonique, n'en est pas moins très riche et révélatrice des recherches et des questions de tous les poètes du premier vingtième siècle.

Après une introduction qui retrace la fin de la vie du poète à Sanary, nous proposons d'abord cinq études qui donnent une vue d'ensemble des choix existentiels, éthiques et esthétiques de Salmon. Jacqueline Gojard nous fait découvrir la foi de Salmon dans un art capable de faire irruption dans les vies les plus quotidiennes pour les éclairer et nous montre comment cette conviction se répercute sur l'écriture de Salmon. Évelyne Lloze prolonge cette réflexion en insistant sur l'importance de l'image chez ce poète amoureux des peintres, tandis que Michel Blay et Jean-Pierre Zubiante explorent la façon dont Salmon s'affronte par les moyens de la poésie au grand traumatisme de la première guerre mondiale et, peut-être, à une inquiétude plus radicale. Quant à Marilena Pronesti, elle éclaire ses partis pris éthiques dans son travail de journaliste et montre qu'on a eu tort de reprocher à Salmon un prétendu manque de lucidité à l'égard des régimes fascistes ou nazi.

Dans une deuxième partie, Claude-Pierre Pérez, Stéphanie Thonnerieux, Maria Dario et Antonio Rodriguez s'intéressent aux débuts poétiques de Salmon de *Poèmes* (1905) au *Calumet* (1910) en passant par *Les Féeries* (1907). On voit Salmon, comme Apollinaire à la même époque, se défaire petit à petit du symbolisme, hésiter entre le vers libre et le vers régulier, et chercher un renouvellement de la poésie tour à tour dans la chanson populaire et dans la prise en compte du quotidien le plus trivial, sans oublier les références au monde du cirque et aux légendes. On le voit aussi élaborer une esthétique de la surprise et du déguisement qui se plaît à décontenancer le lecteur, ouvrant ainsi un chemin que Max Jacob s'empressera d'emprunter.

Après la douloureuse épreuve des tranchées, Salmon livre coup sur coup trois œuvres poétiques majeures : *Prikaz* (1919), *Peindre* (1921), *L'Âge de l'Humanité* (1921) qu'étudient successivement dans la troisième partie les articles de Guy Auroux, Jean Arrouye et moi-même. Dans ces ouvrages réunis ultérieurement sous le titre *Carreaux, 1918-1921*, Salmon traite aussi bien de ses rapports avec la peinture que du sens de l'histoire pour les hommes qu'elle broie, avec une fougue irrévérencieuse et un mélange d'amertume et de légèreté. On peut bien sûr rapprocher ces recueils de ceux de Cendrars mais Salmon me paraît pousser plus loin la polyphonie et l'éclatement dans ces poèmes où alternent sans cesse cassures et élans, dérision et inquiétude, éloge de la création et doutes sur ses vertus.

Après ces trois parties centrées sur l'œuvre poétique de Salmon – sont toutefois laissés de côté *Le Manuscrit trouvé dans un chapeau* (1919) que Jacqueline Gojard a récemment réédité avec une ample préface et les recueils postérieurs à 1921, qui restent encore à étudier – les quatrième et cinquième parties élargissent la perspective aux autres aspects de l'œuvre de Salmon (romans, critiques d'art) et à ses liens multiples avec les poètes et artistes dont ses *Souvenirs sans fin* égrènent les noms et évoquent le souvenir.

André-Alain Morello présente l'œuvre du romancier, Joël July nous fait découvrir son avant-dernier roman *Sylvère ou la vie moquée*, et Valérie Thévenon esquisse une confrontation des procédés rhétoriques dans les œuvres en vers et en prose de l'année 1921 qui incite à explorer davantage l'éventuelle dimension transgénérique de cette œuvre. Jean-Marc Pontier, quant à lui, dégage les principales caractéristiques de la critique d'art de Salmon.

La cinquième et dernière partie nous emmène à la suite de Salmon dans ce Paris du début du vingtième siècle où écrivains et artistes travaillaient ensemble, se retrouvaient dans les ateliers et les cafés, et inventaient de nouvelles formes d'expression. On découvrira avec Claude Debon les liens qui unissaient Salmon à Cocteau et son goût des calligrammes, on assistera avec Beth Gersh-Nesic à la naissance et au baptême des *Demoiselles d'Avignon*, on

verra avec Élodie Bouygues quel rôle important joua Salmon dans la vie du jeune Follain. Les articles d'Henri Béhar confrontant Cendrars et Salmon à propos du « cas » Arthur Cravan et celui de Christine Dupouy sur le Paris de Salmon complètent ce panorama en nous faisant un peu mieux comprendre l'effervescence artistique de cette époque sans complexes ainsi que les profondes transformations de la capitale dont des poètes comme Salmon, Follain et plus tard Réda se sont vus les témoins.

Intimement mêlé à l'histoire artistique du début du vingtième siècle, Salmon apparaît ainsi dans toute sa diversité et plusieurs articles montrent le rôle de précurseur qu'il joua souvent, sans en retirer tous les bénéfices symboliques !

Il ne me reste plus qu'à vous inviter à cette (re)découverte et à remercier la communauté d'agglomération Toulon-Provence-Méditerranée qui a aidé le laboratoire Babel tant pour la réalisation du colloque que pour l'édition de ce livre, et la Succession Picasso qui nous a autorisés à reproduire un tableau et un dessin de Picasso. Et que Jacqueline Gojard qui, avec une gentillesse inépuisable, a relu le volume pour y traquer avec une attention sans faille erreurs et coquilles et a réfléchi avec moi à son organisation, trouve ici l'expression de ma gratitude.

Michèle Monte